

Théâtre Lumen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221406>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARC-HENRI A VERDUN

SUR ce grand plateau vallonné où les arbres sont rares, Marc-Henri s'en va, en bras de chemise et le visage au vent. Le soleil du matin fait étinceler le guidon de sa bicyclette.

Des villages aux fermes espacées ; de gros villages aux noms connus : Doncourt, Jarny, Conflans. Sur la place principale, en face de l'église ou de la mairie, il y a le monument aux morts entouré de canons pris à l'ennemi. Ici et là, des maisons reconstruites ; ailleurs de vieux murs qui se lézardent et finiront par s'écrouler. Car on ne reconstruit qu'en partie, pour les besoins immédiats de la population — celle du moins qui est revenue au pays après le grand exode de la guerre.

A Jarny, un peu au dehors du village, Marc-Henri s'est brusquement arrêté au bord de la route. Le voilà engagé dans le petit chemin qui conduit à une placette carrée au milieu de laquelle se dresse une pierre surmontée d'une croix. Penché sur le marbre, il lit à haute voix l'inscription relatant que sur cette place ont été fusillés par les Allemands, en août 1914, le maire de Jarny, le curé de Jarny et plusieurs membres du conseil municipal.

Pour Marc-Henri, la guerre c'est la guerre et s'il avait dû aller se battre, il serait bravement parti au-devant de l'ennemi. Mais les exécutions de gens sans défense, de gens dont le seul crime est d'être maire, curé ou notable à quelque degré que ce soit, non, cela le révolte au suprême degré !

Et, serrant le poing de colère, il s'écrie :

— Ah ! les brigands !

La route s'allonge, le soleil est haut dans le ciel et la zone de guerre apparaît peu à peu : terres bouleversées et recouvertes d'herbes folles, trous d'obus remplis d'une eau verdâtre, plaques bétonnées en partie démolies, vestiges de boyaux en zig-zags, tranchées à demi comblées. Au delà d'Etain, voici le premier cimetière : un cimetière allemand. Les croix noires, alignées dans un ordre impeccable, portent le nom du soldat avec son incorporation et, parfois, cette inscription : « Für's Vaterland ». Un homme est là qui ratisse les allées ; à notre arrivée, il lève la tête et s'appuie au manche de son outil :

— Combien de tombes ? répond-il à la question de Marc-Henri, oh ! là, trois ou quatre mille, peut-être plus, je ne les ai pas comptés !

Et le voilà qui se remet à l'ouvrage tandis que nous nous éloignons. Eix-Damloup, croisement de routes. Le paysage a changé : deux collines dominant de haut toute la contrée, deux collines aux pentes nues. Un cantonnier qui travaille au bord du chemin se charge de nous renseigner. Après nous avoir nommé les forts de Vaux et Douaumont, il ajoute :

— Pour les visiter, il vous faut d'abord suivre la route jusqu'au « Lion » ; de là vous passerez devant l'ossuaire que l'on achève de construire et que vous apercevrez d'ici !

Et son doigt désigne une construction gigantesque sur la colline de droite.

— Mais, déclare Marc-Henri, après avoir examiné la carte, le village de Vaux doit être ici, tout près !

— Le village de Vaux ! reprend notre homme, mais vous y êtes, quand vous serez au contour de la route, vous l'aurez traversé ! Cela vous étonne de ne voir aucune maison. Que voulez-vous, il n'y en a plus, tout est détruit !

Nous avons traversé le village de Vaux : une route bordée de terres bouleversées où croissent de grandes herbes parmi les chevaux de frise et les fils de fer barbelés couverts de rouille. Pas une pierre, pas un débris, pas un pan de mur, rien !

Arrivés au bois Fumin, nous nous sommes arrêtés de nouveau. Les combats ont dû être terribles autour du mamelon où nous sommes assis, si nous en jugeons par les amas de ferraille qui s'y trouvent : obus, trépiéds de mitrailleuses, casques troués, fusils dont le bois est à moitié rongé, sacs, buffleteries. Là, c'est un caisson à munitions, plus loin des grenades rouillées, ailleurs des balles jetées au hasard. Des abris, des « cagnas »

comme on disait alors, sont là, à peu près intacts. Nous les examinons depuis l'entrée et hésitons à y pénétrer, nous souvenant des recommandations du cantonnier : « Les abris s'effondrent tous les jours, des obus éclatent encore et il suffit de faire dix pas dans les fils de fer pour avoir les habits en lambeaux. »

De chaque côté de la route, c'est partout le même spectacle ; il n'y a pas un mètre carré où l'on ne se soit battu avec acharnement.

Au sommet de la crête, à mi-chemin entre les deux forts, Marc-Henri s'est arrêté devant le « Lion ». Sur un large socle où l'on a gravé les noms de toutes les divisions françaises qui ont participé à la défense de Verdun, un lion de marbre est couché, un lion gigantesque à l'expression douloureuse. Quelques soldats en bonnet de police sont là, ainsi que des promeneurs. On s'arrête, on cause, on fait le tour du monument. J'ai cru un instant que Marc-Henri allait lier conversation avec ces touristes venus des quatre coins de l'horizon. Un brin de méfiance l'a retenu.

— Il faut faire attention à ce que l'on dit par là, m'a-t-il déclaré. On ne sait jamais à qui l'on cause. Quand les Américains parlent français, on les reconnaît tout de suite à leur accent, mais comment distinguer les Allemands qui sont muets comme des taupes ou bien s'expriment en anglais dès qu'ils franchissent la frontière française !

Un dernier regard au Lion, après quoi nous suivons la crête, contourons le cimetière national où reposent dix mille soldats français, puis gravissons la pente qui conduit au fort de Douaumont.

Des auto-cars stationnent sur la route en cul-de-sac. Des dames en bas de soie et des messieurs en manteau de gabardine cheminent à la queue-leu-leu sur de petits sentiers tracés dans un fouillis de fils de fer barbelés. Voici l'entrée du fort, nous y pénétrons à la suite d'un jeune soldat qui sert de guide. Longs couloirs aux murs humides, amas de terre recouvrant des cadavres. La lampe de notre guide jette des lueurs blafardes. Ici, c'est une croix rappelant la mort héroïque d'un groupe de sous-officiers ; là, des débris d'obus et ailleurs cette inscription laissée par les Allemands après leur départ précipité : « Bierstube ».

Après avoir parcouru cette enfilade de couloirs et où les explications du guide, Marc-Henri a brusquement éprouvé le besoin de respirer l'air pur et de jouir du grand soleil. Le voici maintenant près de la tourelle du fort, au milieu d'un groupe de touristes. Son regard scrute la plaine de la Woëvre où se rassemblèrent les onze corps d'armée allemands qui attaquèrent en février 1916. Il suit le chemin parcouru par les assaillants, là-bas, au pied de cette colline pelée qui fut le bois des Caures, les voilà à la cote du Poivre et au Mort-Homme où ils se heurtèrent aux chasseurs de Driant. Puis ce fut la résistance acharnée, et Marc-Henri contemple cette unique route par où arrivèrent les renforts, cette « voie sacrée » où quatre mille camions cheminaient sans arrêt et dont les chauffeurs restèrent jusqu'à 50 heures au volant.

Le guide s'est tu. Depuis un instant, Marc-Henri a cessé de parler. Son regard erre sur ce paysage de désolation et s'arrête sur l'ossuaire, dont l'immense phare domine tout l'édifice. Avant de quitter le fort, il voudrait dire deux mots de remerciement au guide et glorifier, en quelques paroles bien senties, l'héroïsme des défenseurs de Verdun. Il ne peut. Quelque chose le serre à la gorge et il bat violemment des paupières. Le cœur gonflé d'émotion, il glisse un billet dans la main du guide et s'éloigne en toute hâte.

Nous avons visité l'ossuaire provisoire dont l'entrée porte ces mots : « Qui que tu sois, passant, entre et salue bien bas, les restes des Héros tombés pour ton salut. » Nous avons parcouru la fameuse tranchée des baïonnettes où plus de trente soldats français dorment debout, le fusil en main. Nous sommes descendus dans le Ravin de la Mort et avons pénétré dans les carrières

d'Haudémont qui servent d'abri à la grosse artillerie. Puis après avoir traversé le village de Bras, entièrement reconstruit, nous avons vu apparaître, dans le lointain, les tours de la cathédrale de Verdun et les quartiers extérieurs pittoresquement penchés sur la Meuse.

Assis à la terrasse d'un café, Marc-Henri a commandé une bouteille de Bourgogne. Trois verres ont suffi pour lui délier la langue. Et il s'est mis à parler avec verve. Ses appréciations sur la guerre ne manquaient pas d'originalité. S'il a, au cours de la discussion, accablé de son mépris les hordes germaniques, il a, par contre, fait admirablement ressortir la vaillance française.

— Voyez-vous, a-t-il ajouté, j'aurais beau vivre cent ans, jamais, non jamais, je n'oublierais les champs de bataille de Verdun !

Jean des Sapins.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine, Jackie Coogan dans sa plus récente création **Jackie Jockey**, grand film d'aventures sportives, dramatiques et humoristiques. Un film qui a Jackie Coogan comme protagoniste, est toujours délicieusement gai. Au même programme, **A la page !** grande comédie humoristique, interprétée par Mary Brian et qui, de par les qualités de ses nombreuses scènes, est un film des plus attrayants. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 20, matinée des 2 h. 30.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine une grande comédie de mœurs **La Fille sans Morale !** grand film dramatique, interprété par Carnei Cartellieri, Colette Brettli, Paul Harfmann, Hermann Thimig, etc. Au même programme, le célèbre et réputé cow-boy Tom-Mix qui dans **Mission sacrée** surpasse tout ce qu'il a présenté à ce jour. Ne manquons pas de rappeler que Tom Mix est accompagné de son fidèle cheval Tony. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 20, matinée des 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

Fabrique de Bricelets de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER

Rue de l'Ale, 19, LAUSANNE

XX

Retenez ceci !!!

Si vous voulez boire un apéritif de marque, sain, stomacal, hygiénique, tonique et qui fasse du bien, demandez un « **DIABLERETS** »

XX

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque